

—Je vais rentrer chez moi, répondit Georgette.
—Déjà ?
—Je me sens un peu fatiguée, et puis j'ai quelques raccommodages à faire.

—Alors je vais vous accompagner jusqu'à la rue de Meaux ; ensuite je prendrai l'omnibus et j'irai voir ma mère. A propos, vous savez que je lui ai promis votre visite ; quel jour irons-nous ensemble ?

—Je ne sais pas, Albertine, nous déciderons cela dans la semaine.

Elles se séparèrent.

Au lieu d'aller prendre l'omnibus ainsi qu'elle venait de le dire à Georgette, Albertine se dirigea de nouveau vers le jardin des Buttes-Chaumont. Elle ne tarda pas à retrouver, se promenant dans une allée, le jeune homme si peu sympathique à Georgette.

—Je vous attendais avec impatience, lui dit-il. En vérité, ma chère, vous faites bien mal mes affaires.

Albertine haussa les épaules.

—Ah ! vous croyez que c'est facile, vous ! fit-elle.

Puis coupant la parole à l'inconnu, qui allait répondre, elle reprit vivement :

—Il y a trop de monde autour de nous pour que nous puissions causer librement et longuement ; nous nous reverrons ce soir si vous voulez.

—Où cela ?

Albertine s'approcha tout près de lui.

Ils causèrent un instant à voix basse, puis elle le quitta en lui disant :

—A ce soir.

XIV

Jacques Sarrue avait l'esprit méthodique et était en toute chose d'une ponctualité rigoureuse. Après avoir dit : " Pendant quinze jours je ne rentrerai pas chez moi," il se serait fait hacher en morceaux, plutôt que de revenir rue Berthe avant que le délai ne fût expiré.

Or, le quinzième jour, à neuf heures du matin, il entra dans la loge de la concierge pour lui dire bonjour, d'abord, et lui demander ensuite si quelqu'un était venu pour le voir en son absence.

La concierge avait pour Sarrue beaucoup de considération, non parce qu'il était homme de lettres, professeur et poète, cela lui était bien égal, mais parce qu'il avait toujours été poli envers elle, et qu'il était un des plus anciens locataires de la maison.

Après avoir répondu à ses questions, elle crut devoir lui témoigner combien elle était heureuse de le revoir.

—Vraiment, monsieur Sarrue, dit elle, n'avoir plus le matin et le soir vos " bonjour, bonsoir," ça me faisait un vide. Voyons, êtes-vous content de votre séjour à la campagne ? Vous êtes-vous bien promené, bien amusé ?

—Mais oui, madame Durut, je suis très satisfait, je me suis donné beaucoup de plaisir.

Pour un peu, Sarrue mentait avec un magnifique aplomb. Tant il est vrai qu'il n'y a que le premier mensonge qui coûte.

—Et vous avez bien fait, monsieur Jacques, reprit madame Durut ; voyez-vous, il n'y a vraiment de bon dans la vie que les petites douceurs qu'on peut se donner de temps en temps.

—Je suis de votre avis.

—A propos, monsieur Jacques, vous allez être bien étonné !

—Pourquoi cela ?

—Il y a du nouveau dans la maison.

—Ah ! quoi donc ?

—Mademoiselle Georgette, votre protégée, a déménagé.

—Il faut croire, madame Durut, qu'elle ne se plaisait plus dans la maison.

—Tiens, comme vous prenez la chose. Et moi qui croyais que cela allait vous faire un effet.....

Tout de même c'est drôle.

—Je dois vous dire, madame Durut, que mademoiselle Georgette m'avait fait part de son intention d'aller demeurer ailleurs.

—Oh ! alors, c'est différent, et je comprends...

—Depuis quand mademoiselle Georgette a-t-elle déménagé ?

—Depuis huit jours, monsieur Jacques ; ça c'est fait tout d'un coup, du jour au lendemain, prout... Et elle est partie sans me laisser sa nouvelle adresse, sans dire à personne où elle allait ; elle

n'a pas même dit adieu à madame Simon, sa voisine, qui a pourtant été très bonne pour elle.

—Mademoiselle Georgette a eu ses raisons pour aller demeurer ailleurs, dit Sarrue ; mais vos suppositions, ma chère madame Durut, me paraissent absolument fausses. Dans tous les cas, mademoiselle Georgette n'étant plus locataire dans la maison, qu'elle fasse ceci ou qu'elle fasse cela, vous n'avez plus à vous occuper d'elle.

—Quant à ça, monsieur Jacques, c'est vrai.

—Maintenant, reprit Sarrue, je m'en vais dire bonjour à mes vieux livres, mes vieux amis.

Il sortit de la loge. Il était déjà dans l'escalier lorsque la concierge le rappela :

—Monsieur Jacques, monsieur Jacques !

—Qu'y a-t-il ? demanda Sarrue en se retournant.

—C'est une lettre pour vous ; il y a plusieurs

jours que je l'ai reçue et j'allais oublier de vous la remettre ; je ne sais vraiment pas où j'ai la tête.

—Donnez, fit Sarrue en allongeant le bras.

La lettre passa de la main de la concierge dans celle du poète.

En se retrouvant dans sa chambre, au milieu de ce grand désordre qui lui plaisait, son premier soin fut de saluer d'un sourire ses livres, qu'il appelait ses vieux amis. Il en toucha et en ouvrit quelques uns avec une sorte de tendresse.

—Ils ne trompent pas, eux, murmura-t-il ; tous jours fidèles, voilà les véritables, les seuls amis : plus que jamais, ils vont être mes consolateurs.

—Ah ! reprit-il, et cette lettre que j'oublie de lire. Il me semble que je connais cette écriture, continua-t-il en regardant la suscription.

Il déchira l'enveloppe, ouvrit la lettre, et ses yeux cherchant de suite la signature, il lut le nom de Maurice. Aussitôt un pli se creusa sur son front.

—Pourquoi m'écrit-il ? Que me veut-il encore ? prononça-t-il d'une voix creuse. Ne lui ai-je pas dit que tout était fini entre nous, qu'il était devenu pour moi un étranger ?

Il eut la tentation de déchirer la lettre sans l'avoir lue, mais il se retint.

—Après tout, pourquoi ne la lirais-je pas ? se dit-il ; voyons ce qu'il a l'audace de m'écrire.

Dès les premières lignes ses lèvres pâlirent et un frisson passa dans tous ses membres. Quand il eut tout lu, il tomba lourdement sur son siège. Ses yeux démesurément ouverts restaient fixés sur le papier comme s'ils ne pouvaient plus s'en détacher.

Sans mouvement, la tête inclinée, cherchant à saisir la pensée qui lui échappait, il ressemblait à un être pétrifié. Cela dura un quart d'heure.

Tout à coup il bondit sur ses jambes et se mit à marcher en se secouant comme un possédé.

—Ainsi, s'écria-t-il, je suis bien éveillé, ce n'est pas un épouvantable cauchemar ?... La lettre, la voilà, je la vois, je la tiens... et j'ai lu, j'ai bien lu !

Une de ses mains s'était crispée sur sa tête, et il ne sentait pas que ses ongles perçaient la peau de son crâne. Maintenant un tremblement convulsif secouait tous ses membres.

—Mais non, reprit-il d'une voix pleine d'anxiété, c'est impossible, Maurice n'a pas fait cela ; non, il n'a pas fait cela !... Mais cette lettre, pourquoi me l'a-t-elle écrite ? Pourquoi me dit-elle que Georgette est morte ? Morte, elle, Georgette !... Et lui aussi... Morts tous les deux !... Ah ! tout est confusion dans mon esprit ; il me semble que ma tête va éclater, que je perds la raison !...

Il continuait à marcher d'un pas saccadé, fiévreux, et à chaque instant il se frappait le front ou se portait des coups de poing furieux dans la poitrine.

Enfin il s'arrêta. Puis, s'étant approché de la fenêtre, il relut la lettre, remarqua qu'elle portait la date du 23 janvier. C'était la veille, le 22, qu'il avait vu Georgette et Maurice.

Mais, six jours après, la jeune fille était revenue rue Berthe, pour s'occuper de son déménagement, qui avait eu lieu le 30.

Si les rapprochements de ces dates rassuraient un peu Jacques Sarrue au sujet de Georgette, par contre ils augmentaient encore l'obscurité de la lettre et le laissaient dans une grande perplexité.

Il avait jeté l'enveloppe dans le foyer de la cheminée ; il la ramassa, et l'examen des timbres lui fit découvrir qu'elle était arrivée le 31 janvier au bureau de Montmartre, huit jours après avoir été écrite.

C'était pour Sarrue une nouvelle énigme à déchiffrer.

Il se fit les deux questions suivantes :

—Pourquoi cette lettre n'a-t-elle été distribuée que le 31 janvier ? Par qui a-t-elle été mise à la poste ?

Plus il cherchait, plus ses idées devenaient confuses.

—Oh ! je ne puis rester plus longtemps dans cette affreuse incertitude, reprit-il d'une voix étranglée ; il faut absolument que je sache tout ce qui s'est passé !

Il glissa la lettre dans une de ses poches, prit son chapeau et s'élança hors de sa chambre. Il dégringola l'escalier, en bondissant sur les marches, passa comme une flèche devant madame Durut, stupéfiée, et courut jusqu'à la rue Durantin, où il arriva haletant, les yeux hagards, ayant tout à fait l'air d'un insensé.

XV

—Maurice Vermont est-il chez lui ? demanda-t-il à la concierge.

—Il y a quinze jours qu'il est parti, répondit-elle.

—Oh mon Dieu ! fit Sarrue d'une voix brisée, c'est donc vrai !

—On ne peut plus vrai, répondit la concierge, interprétant autrement la pensée du poète.

—Ainsi, il est mort ! il s'est tué !...

Elle le regarda avec étonnement...

—Ah ! ça, fit-elle, qu'est ce que vous dites donc ? De qui parlez-vous ?

—De M. Maurice Vermont.

—Alors je ne comprends plus. Votre ami n'est pas mort et je ne crois pas qu'il ait eu l'idée de se tuer. Je viens de vous dire qu'il est parti ; c'est la vérité. Une vieille dame est venue le chercher et il s'en est allé avec elle.

Sarrue poussa un soupir de soulagement.

—Excusez-moi, dit-il, mais j'ai eu peur, je l'avoue. Vous venez de me rassurer, me voilà remis. Vous dites qu'une dame est venue chercher Maurice ?

—Oui.

—Où cette dame l'a-t-elle emmené ?

—A la campagne, loin de Paris. Je n'en sais pas davantage. Il faut croire que M. Vermont ne veut pas qu'on sache où il est, puisque vous l'ignorez aussi, vous qui êtes son meilleur ami.

—Mais vous voyez bien que je ne savais même pas qu'il eût quitté Paris.

—C'est juste. Cela me prouve une fois de plus que M. Vermont n'attendait pas la vieille dame, et qu'il ne se doutait pas à midi qu'il partirait une heure après.

—Est ce qu'il ne vous a rien dit en s'en allant ?

—Rien, sinon qu'il serait absent pendant quelques temps. Mais je sais aujourd'hui qu'il n'est pas près de revenir à Paris.

—Il vous a écrit ?

—Non.

—Alors, comment savez-vous ?

—Je vais vous le dire.

" Pas plus tard qu'avant hier, il est venu ici un monsieur muni d'un papier timbré, signé Maurice Vermont, et qu'il m'a dit être un " pouvoir." Après m'avoir payé le terme de loyer, dont je lui ai donné quittance, ce monsieur m'a priée de le conduire, ainsi que deux hommes qui l'accompagnaient, dans la chambre de M. Maurice. L'un de ces hommes était un marchand de meubles. Pendant qu'il crayonnait sur du papier l'estimation du mobilier, le monsieur qui agissait au nom de votre ami se mit en devoir de vider tous les tiroirs, et il fit un paquet de tout ce qu'ils contenaient. " Ma chère dame, m'a-t-il dit, je vais emporter ceci, qui appartient à M. Maurice Vermont : ces divers objets lui seront remis lorsqu'il reviendra " à Paris ou lui seront envoyés s'il les réclame " plus tôt. Ce monsieur, que j'ai amené avec moi, " va acheter les meubles, et ce soir ou demain au " plus tard il les enlèvera. Vous pouvez donc, dès " aujourd'hui, mettre la chambre à louer. "

" Les trois hommes sont partis, continua la concierge, et hier matin on est venu chercher les meubles. Sa chambre est à louer, vous pouvez voir l'écrétaire à la porte. "

La main appuyée sur son front, Sarrue réfléchit un instant.